

La femme dans l'œuvre du romancier suédois Göran Tunström

Annelie Jarl Ireman

▶ **To cite this version:**

Annelie Jarl Ireman. La femme dans l'œuvre du romancier suédois Göran Tunström. Nordiques, 2004, Regards sur les littératures nordiques, 5, pp.43-52. hal-02285476

HAL Id: hal-02285476

https://normandie-univ.hal.science/hal-02285476

Submitted on 12 Sep 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

"La femme dans l'œuvre du romancier suédois Göran Tunström"

2004

Résumé :

Comme le montre cet article, la femme occupe une place de tout premier plan dans l'œuvre de Göran Tunström (1937-2000), l'un des plus grands auteurs suédois de l'époque contemporaine. En cela, il est un excellent témoin de l'intérêt que les pays scandinaves portent à la thématique de la place de la femme dans la société. L'idéalisation de la femme chez Tunström n'exclut pas qu'elle soit en même temps un individu. Si l'auteur est avant tout altruiste et s'occupe des problèmes de l'homme en général en soulignant sa quête de liberté et de bonheur, il a le don de prendre le point de vue de la femme et parler des ses difficultés particulières dans un monde masculin.

Ce document est la version post-print de l'article publié dans la revue *Nordiques*, n° 5, été - automne 2004, p. 43-52.

Annelie Jarl Ireman

ERLIS (**EA 4254)**

Équipe de Recherche sur les Littératures, les Imaginaires et les Sociétés

Université de Caen Normandie

Campus 1 Esplanade de la Paix 14032 Caen cedex 5

annelie.jarl@unicaen.fr

La femme dans l'œuvre de Göran Tunström

Annelie Jarl Ireman

Göran Tunström (1937-2000), né dans le Värmland, fait partie des écrivains suédois les plus importants de la deuxième moitié du vingtième siècle. La ville où il a passé son enfance, Sunne, est devenue son univers littéraire. Dans sa production considérable, en tout 28 livres, se trouvent des romans, dont quelques-uns autobiographiques, des recueils de poésie, des nouvelles, un récit de voyage, un livre philosophique sur l'existence et l'écriture, des pièces de théâtre pour la radio, des contes pour enfants... De tous ces livres, seulement sept ont, à l'heure actuelle, été traduits en français. S'il a fait ses débuts littéraires avec un recueil de poésie, ce sont surtout ses romans qui lui ont valu sa renommé, dans son pays, mais aussi à l'étranger. Tunström écrit des livres où il mélange différents genres et qui présentent divers niveaux de signification, mais où il y a une uniformité de thèmes et de motifs. Un de ces thèmes est la femme. Bien que les narrateurs, ainsi que d'autres personnages principaux, soient toujours des hommes, la femme joue un rôle primordial dans l'œuvre de Tunström. [43]

L'adoration de la femme

Dans la nouvelle « Vol à Montréal », le narrateur voyage en avion, assis à côté d'une belle femme et leurs mains se touchent par hasard : « Quelque chose d'inconnu venait d'apparaître sur l'île de soi – une chose aussi imprévue que l'empreinte de Vendredi sur la plage jusque-là immaculée de Robinson Crusoë. Main. Main-tenant. Evénement. »[1] Par leur regard mutuel, ils offrent à l'autre leur être. « Ce sont ces choses-là qui *font* la vie, et qui perdurent. »[2] Grâce à cet amour, le narrateur voyage plus loin vers l'intérieur et comprend qu'elle est son « Autre », son « Tu », ce qui signifie qu'elle est à la fois la plus proche et la plus lointaine.[3] Il ne connaît rien sur elle, et pourtant tout. Le rôle de la femme dans l'œuvre

[1] Göran TUNSTRÖM, « Vol à Montréal », traduit de l'anglais par Nancy Huston, *Linnées Boréales* : Recueil de nouvelles nordiques réunies par Jean Renaud, Caen, Presses Universitaires de Caen, 2001, p. 162.
[2] *Ibid*., p. 162.
[3] *Ibid*., p. 163.

de Tunström est principalement d'être le *Tu* de l'homme dans un relationnisme inspiré par Martin Buber (1875-1965). Lorsqu'un homme dit *Tu* à un autre, celui-ci n'est plus descriptible, car « il est le *Tu* et il remplit l'horizon. Non qu'il n'existe rien en dehors de lui ; mais toutes choses vivent dans sa lumière. »[4] Dès que l'on commence à décrire l'autre personne, elle devient un *Cela*. « L'expérience est éloignement du *Tu*. »[5] Dans une rencontre sacrée comme dans « Vol à Montréal », deux personnes entrent en relation sans réflexion, sans jugement. Le *Tu* ne devient jamais un *Cela*, selon la terminologie de Buber, parce que la relation ne dure pas assez longtemps. Le narrateur dans cette nouvelle, qui est l'*alter ego* de l'écrivain, exprime une adoration pour la femme, qui se retrouve dans les romans. Devant une telle « Beauté Irrépressible », l'homme ne peut que contempler.[6] L'auteur constate, dans *Pendant le temps*, que la femme est « le continent le plus éloigné, mais le plus ardemment désiré ».[7] Sidner, dans *L'Oratorio de Noël*, transmet à son fils son savoir le plus important : il faut vivre près des femmes. « Ce n'est ni un bien ni un mal, mais c'est vivre. A un millimètre, à une seconde de leur sexe se trouvent tous les contes que la vie peut conter. »[8] [44]

Dans l'œuvre se trouve le terme « le Tu Absolu », qui est une allusion au « Tu éternel » de Buber.[9] Ce dernier cherche la relation mutuelle entre un *Je* et un *Tu*, en relation mutuelle avec un centre, Dieu. Ce centre peut être Dieu aussi chez Tunström, mais c'est surtout l'amour. La véritable relation ressemble en effet à la relation avec le *Tu* éternel chez Buber, dans la mesure où le *Tu* ne peut pas devenir un *Cela*. Dans l'amour éternel et vrai, l'homme est *vu* et *voit* ; *aimé* et *aime*. Il n'y a néanmoins que quelques personnages qui trouvent et conservent cette « Etrangeté Ultime », qui est magique et vaut la peine d'être attendue toute la vie, s'il le faut.[10] Halldór, dans *Le Buveur de lune*, languit inlassablement après « Le Toi Absolu » et chaque foi qu'il rencontre une femme, il pense que la vie va enfin « révéler son sens profond, son but absolu ».[11] C'est grâce à cette relation que l'homme entre en contact avec l'aspect sacré de l'existence. Les personnages qui l'ont trouvée sont sans cesse

[4] Martin BUBER, *Je et Tu*, traduit de l'allemand par G. Bianquis, Paris, Editions Aubier, (1923) 1969, p. 26.
[5] *Ibid*., p. 27.
[6] Göran TUNSTRÖM, *Un Prosateur à New-York*, traduit de l'anglais par Nancy Huston, Paris, Actes Sud/Leméac, (1996) 2000, p. 43.
[7] « den mest avlägsna, men hetast åtrådda kontinenten » Göran TUNSTRÖM, *Under tiden*, Stockholm, Albert Bonniers Förlag, 1993, p. 37.
[8] Göran TUNSTRÖM, *L'Oratorio de Noël*, *Œuvres romanesques 1*, traduit du suédois par M. de Gouvenain et L. Grumbach (Actes Sud, 1986, pour la traduction française), Paris, « Thésaurus », Actes Sud, (1983) 1999,
p. 371.
[9] Martin BUBER, *op. cit*., p.113-114.
[10] « Högsta Märkvärdigheten » Göran Tunström, *Under tiden*, *op. cit*., p. 126.
[11] Göran TUNSTRÖM, *Le Buveur de lune*, traduit du suédois par M. de Gouvenain et L. Grumbach, Paris, Actes Sud/Babel, (1996) 1997,
p. 72.

menacés par la mort, l'ultime ennemi de l'homme dans l'œuvre. Nous devons chercher parmi les personnages secondaires pour trouver un couple représentant cette relation sacrée, qui n'est pas coupée par la mort. Torin dans *L'Oratorio de Noël* se trouve en bas de l'existence et tente de se suicider. Il échoue et comprend que la vie veut de lui pour une raison bien précise. Sa vie prend en effet un nouveau sens à travers l'amour à Merveilleuse Birgitta, avec qui il connaît une rencontre chargée : elle s'appuie sur son poignet et « il sent cette main s'enfoncer à travers sa chair et son sang, jusqu'à l'os mis à nu. Ça chauffe et ça brûle si loin dans ces creux qui lui sont complètement bouchés qu'ils en sont illuminés, il voit et en quelque sorte est aveuglé par sa propre existence. Mais ensuite il se reprend, c'est trop fort : Que quelqu'un l'ait *ainsi* touché. »[12] Ils ne s'observent pas, ne se jugent pas, mais *sont* tout simplement ensemble. Ce miracle de l'amour est donc possible, mais rare. Dans *Le Livre d'or des gens de Sunne*, le dernier roman de l'auteur, nous retrouvons ce couple, ce qui nous donne la suite de leur relation. Ils ne se rencontrent que le week-end et chacun lave son propre linge sale. C'est peut-être la raison pour laquelle la relation dure et reste réciproque et sacrée. Ils ne permettent pas au *Tu* de devenir un *Cela*. L'espoir que cette relation magique existe rend la vie vivable. Lorsque Sidner et Victor découvrent leur nid d'amour à la fin de *L'Oratorio de No*ël, le père demande à son fils de ne jamais parler de ce qu'il a vu dans la forêt :

> Contente-toi de savoir. De ce que toi et moi nous savons. Contente-toi de l'avoir vu, une seule fois. Sache que ce genre de chose peut exister sur terre.[13] [45]

L'union sensuelle

La relation idéale n'est pas seulement une union par l'esprit, mais aussi par le corps, car « c'est dans le jeu érotique que nous pouvons lire nos mouvements tremblotants les plus fins, notre rapport au Tu, à la Vie ».[14] Pour parler de l'importance de la relation physique, Tunström utilise Maurice Merleau-Ponty (1918-1961), selon lequel « le monde s'accomplit

[12] Göran TUNSTRÖM, *L'Oratorio de Noël*, *op. cit*., p. 331.
[13] *Ibid*., p. 465.
[14] « det är i det erotiska spelet som man kan avläsa våra allra finaste flimmerrörelser, vårt förhållningssätt till Duet, till Livet » Göran TUNSTRÖM, « Författaren själv », *Röster om Göran Tunström*, Stockholm, ABF, 1994, p. 76.

dans l'expérience sensuelle ».[15] C'est la lecture d'un essai de ce philosophe qui pousse Lára à séduire Halldór, car sous son influence, elle entre « en pleine activité empathique ».[16]

Les personnages ont cependant souvent honte de leur sexualité, parce que la société la condamne. Plusieurs d'entre eux sont obligés de vivre sans relations corporelles. Lorsque Paula, dans *Les Saints géographes*, (re)découvre son intérieur dans une psychose, elle change et s'ouvre sexuellement. Pour son mari, Hans-Cristian, c'est « le début d'une nouvelle relation intime, les barrières sont tombées. Bientôt nous serons l'un à l'autre. Pas deux angoissés côte à côte. »[17] Ce moment est sacré pour lui, car pour la première fois, ils se rencontrent véritablement. Avant la psychose de Paula, c'était difficile entre eux à cause de tous les tabous et tout redevient difficile après, car elle n'est pas libérée en dehors des crises. Dans l'œuvre de Tunström, beaucoup de femmes sont, comme elle, inhibées. Si pour les hommes la relation sensuelle est essentielle, certaines femmes préfèrent en effet le contraire, c'est-à-dire l'amour qui se vit à distance. Dans *Partir en hiver*, l'auteur dit à propos d'une femme belle et remplie de désir au Népal :

> Son rire est *ouvert*. Ils existent, ces rires qui n'ont pas besoin d'exclure une partie de l'expérience de vie, ils commencent dans les partie les plus souples du bas-ventre et sortent par les yeux et les lèvres et font de certaines pièces des 'domiciles'. Seules des femmes libérées rient de cette manière, des femmes qui sont responsables de tout leur être.[18]

Le mot *domicile* fait allusion à Lars Ahlin (1915-1997), selon qui c'est dans la rencontre que « nous nous rendons accessibles dans le [46] lieu où nous sommes. Le corps est 'le lieu de la communauté' [...] »[19] Les femmes à Sunne ne ressemblent cependant pas à cette femme étrangère. Dans *Le Livre d'or des gens de Sunne*, l'épouse du pasteur Cederblom, Ingrid, a une passion secrète.[20] Elle adore à distance l'archevêque et lui envoie des lettres d'amour. En l'apprenant, son mari est étonné, car elle ne s'est jamais intéressée au contact physique. Comment peut-elle écrire des lettres si ardentes ? En réalité, sa passion est possible justement parce qu'elle est à distance. L'amour ne peut pas se concrétiser, c'est-à-dire

[15] Göran TUNSTRÖM, *Le Buveur de lune*, *op. cit*, p. 225.
[16] *Ibid*., p. 227.
[17] Göran TUNSTRÖM, *Les Saints géographes*, traduit du suédois par M. de Gouvenain et L. Grumbach, Paris, Actes Sud/Leméac, (1973) 2002, p. 180.
[18] Göran TUNSTRÖM, *Partir en hiver*, traduit du suédois par M. de Gouvenain et L. Grumbach, Paris, Terres d'Aventure/Actes Sud, (1984) 1988, p. 137.
[19] « gör vi oss träffbara i den ort där vi står. Kroppen är 'gemenskapens ort' [...] » Anders TYRBERG, *Anrop och ansvar* : Berättarkonst och etik hos Lars Ahlin, Göran Tunström, Birgitta Trotzig och Torgny Lindgren, Stockholm, Carlssons Bokförlag, 2002, p. 160.
[20] Göran TUNSTRÖM, *Le Livre d'or des gens de Sunne*, traduit du suédois par M. de Gouvenain et L. Grumbach, Paris, Actes Sud/Leméac, (1998) 1999, p. 217-222.

devenir corporel. Fanny, dans *L'Oratorio de Noël*, ne s'est jamais montrée à un homme bien qu'elle ait été mariée. Au lieu de se donner, elle adore à distance Sven Hedin, l'aventurier. Elle vit dans un monde imaginaire et quand elle s'en rend compte, elle séduit dans le désespoir le jeune Sidner. Dans son journal intime « Des Caresses », ce dernier écrit que le souvenir d'une telle caresse peut être emporté jusque dans la mort, tellement elle est forte. Les caresses dans sa vie sont cependant trop rares, car Fanny ne veut plus être proche de lui, parce qu'elle n'a pas de telles envies. Elle préfère qu'il voie d'autres femmes pour satisfaire ses désirs, qu'elle méprise. Pour elle, son fils sera tout et elle ne pourra aimer Sidner que s'il est absent. « Des Caresses » est une description de la frustration des hommes devant des femmes inaccessibles.[21]

Le féminisme tunströmien

Malgré l'adoration et l'idéalisation de la femme, elle reste un individu respecté. Si l'homme doit se libérer de la culture et surtout de la loi de Jante pour devenir un individu avec un *je* propre, la femme, elle, doit passer par une double libération.[22] Avant de s'accomplir comme personne, elle doit se libérer des hommes. *Partir en hiver* est rempli d'histoires de femmes culturellement soumises, qui forment un contraste vis-à-vis des femmes indépendantes des romans qui se déroulent à Sunne. Même dans le Värmland, elles doivent cependant souvent céder le pas aux hommes. Selon Régis Boyer, une des tendances littéraires à partir de 1980 dans les pays scandinaves est « Le féminisme triomphant ».[23] Il explique que les années 80 étaient marquées [47] par des revendications féministes et que cette décennie a vu une augmentation de femmes écrivains, qui parlent de l'existence d'une nouvelle manière. C'est pourquoi R. Boyer constate que « le féminisme est un thème classé dans le Nord, que l'on voit mal à quels extrêmes il pourrait bien conduire encore [...] »[24] Nous n'irons pas jusqu'à dire que le féminisme est un thème dépassé dans la littérature suédoise. En revanche, il n'appartient plus uniquement aux femmes. Tunström est un bon exemple d'un homme écrivain porte-parole des idées féministes. Il l'était déjà dans les années 70 lorsque *Les Filles des dieux* a été publié, et même dans les années 60, avec *La*

[21] Göran TUNSTRÖM, *L'Oratorio de Noël*, *op. cit*., p. 365-399.
[22] La loi de Jante, qui n'est pas une véritable loi, mais une valeur ou une attitude envers la vie et les compatriotes, est un phénomène connu dans les pays scandinaves. Elle est la tendance chez un collectif de dévaloriser celui qui, d'une façon ou d'une autre, réussit mieux que les autres. Le terme vient de la ville de Jante chez l'écrivain danois-norvégien Aksel Sandemose.
[23] Régis BOYER, *Histoire des littératures scandinaves*, Paris, Fayard, 1996, p. 465-467.
[24] *Ibid*., p. 466.

Boule de pissenlit (*Maskrosbollen*) et *Le Cas des framboises* (*Hallonfallet*).[25] A quelques exceptions près, les pères dans les romans sont des hommes modernes qui sont proches de leurs enfants et qui sont capables de s'occuper de la maison. Halldór élève par exemple seul son enfant dans *Le Buveur de lune*. Les femmes sont, la plupart du temps, fortes et indépendantes. C'est le cas de Sara, dans *Le Cas des framboises*, dont le prénom fait allusion à Sara Videbäck chez Almqvist.[26] Ce dernier expose sa vision du rôle de la femme et argumente en faveur d'une relation libre entre l'homme et la femme, construite sur le sentiment qu'ils constituent une communauté. La Sara de Tunström représente la femme et les temps modernes. Sa mère l'a élevée seule, à telle enseigne que le père n'est même pas mentionné. Il n'est pas parti ou décédé, mais tout simplement inexistant. Comme le souligne S. Hammar, Tunström donne une version plus moderne des idées d'Almqvist sur l'égalité des sexes.[27] Il enseigne que la femme doit être indépendante comme la Sara d'Almqvist, mais qu'une société matriarcale n'est pas mieux qu'une société patriarcale. Johan, le mari de Sara dans *Le Cas des framboises*, n'est pas un Albert, qui se laisse influencer par sa femme, mais un individu indépendant, lui aussi. Ensemble, ils forment un couple égal, où le partage est complet. Ils s'entraident et y arrivent *ensemble*. *La Boule de pissenlit* aborde le sujet d'une autre manière. Le personnage principal du livre est un homme, Bastiano, mais c'est tout aussi bien l'histoire de Rita Karin. Bastiano est un aventurier qui fait tout pour partir de Sunne et qui réussit. Pour cela, il doit abandonner sa petite amie. Comme le constate B. Munkhammar, ce roman parle de la difficulté de la femme à choisir sa vie et à partir.[28] C'est [48] comme si Rita Karin avait écrit le livre sur son amour de jeunesse et sur ses illusions perdues. Tunström a ainsi le don de se situer dans la perspective de la femme. Le lecteur ne sait pas pourquoi Rita Karin est obligée de rester à Sunne, mais il est facile d'imaginer que la maladie, qu'elle a eue pendant l'hiver et qui l'a obligée à se marier, est une grossesse non désirée. Dans *Les Saints géographes*, le problème de la femme est illustré par la relation entre Paula et Hans-Cristian. Paula se sent étouffée et insignifiante dans le mariage. Elle trouve qu'elle n'a pas de place et que tout se déroule autour de l'homme. Son mari en est conscient, mais il n'ose pas lui donner plus de liberté, car il a peur de la perdre. Il veut

[25] Göran TUNSTRÖM, *Guddöttrarna*, Stockholm, Månpocket/Albert Bonniers Förlag, (1975) 1999 ; *Maskrosbollen*, Stockholm, Albert Bonniers Förlag, (1962) 1995 ; *Hallonfallet* : kanske en deckare, Stockholm, Albert Bonniers Förlag, (1967 sous le pseudonyme Paul Badura Mörk) 1985.
[26] Carl Jonas Love ALMQVIST, *Det går an : en tavla ur livet*, Stockholm, Litteraturfrämjandet, « En bok för alla », (1838) 1985.
[27] Stina HAMMAR, *Duets torg* : Göran Tunström och tankekällorna, Stockholm, Tomas Hammar FoU förlag, 1999, p. 239-244.
[28] Birgit MUNKHAMMAR, « Romanen om Rita Karin », *Röster om Göran Tunström*, Stockholm, ABF, 1994, p. 14.

pouvoir la contrôler, même s'il a honte de l'admettre. Lorsqu'elle sombre dans une psychose, il réalise que c'est en grande partie à cause de lui. Elle n'a pas pu se libérer de manière naturelle et elle en tombe malade. Pendant sa crise, elle lui explique qu'elle est enfin devenue quelqu'un et qu'à présent, ils existent tous les deux. Après n'avoir été qu'une femme, elle devient une personne. Sa maladie est une sorte d'émancipation, qui lui permet d'aller dans un endroit à elle, où il ne peut la suivre pour la contrôler. Paula représente la nature, tandis que son mari représente la société. En se libérant, elle enlève ses chaussures - symbole de la société qui enferme - que son mari l'a obligée à porter. Hans-Christian comprend que ses propres chaussures l'enferment également, mais il n'a ni la volonté, ni le courage de les enlever.

Cette libération concerne même la langue. Chez Tunström, les personnages sont à la quête d'une langue vivante, c'est-à-dire une langue qui est libérée et ouverte. Dans *Les Filles des dieux*, les femmes se plaignent en disant que la liberté de leurs paroles est réduite aussi par les hommes. Tunström montre, dans ce livre, que la langue féminine est différente, mais qu'elle doit s'adapter :

> Maintenant plus prosaïque notre langue doit devenir
> car les hommes s'approchent vite
> avec leurs visions.[29]

La société, représentée par les hommes, oblige les femmes, représentantes de la nature, à s'exprimer d'une façon qui n'est pas la leur. C'est pourquoi les femmes cherchent leur propre langue. Parfois cette libération va trop loin, comme dans le cas de Paula. Quand Hans-Cristian essaie de lui parler, il comprend qu'elle n'est plus là, mais de l'autre côté des mots, où elle cherche une autre vérité. Il se rend compte qu'il est incapable de se traduire à elle ; de s'introduire dans son monde. A la place, il demande à Paula de revenir à la langue normale, mais elle refuse de se limiter. Elle veut aussi empêcher, par exemple, le docteur, à l'hôpital où elle est internée, de parler, [49] parce que ce qu'il dit est insignifiant. Ses paroles symbolisent pour elle la société masculine contre laquelle elle se révolte avec sa langue libre. Le séjour à l'hôpital l'oblige pourtant à l'abandonner. Un jour, elle ressent que les mots de son mari l'atteignent, qu'elle fait partie de leur monde linguistique commun. Elle est guérie et peut quitter l'hôpital, mais ce qui est sain aux yeux du monde est pour elle une limitation.

[29] « Nu mer prosaiskt vårt språk måste bli ty männen närmar sig snabbt med sina visioner. » Göran TUNSTRÖM, *Guddöttrarna*, *op. cit*., p. 194.

Les déesses de la mythologie

Dans *Les Filles des dieux*, la libération de Paula continue, mais avec plus de succès, et s'étend à l'émancipation des femmes en général, qui « voulaient échapper à la force d'attraction et à l'influence des hommes ».[30] Cette libération commune entre femmes commence par Judith, qui, dans un rêve, reçoit une mission du ministre des finances : produire des vitamines A pour le peuple suédois. C'est pourquoi elle commence à cultiver des carottes. Pour la première fois, elle a une tâche importante à elle, et ne fait plus qu'aider son mari. Comme son champ se situe en hauteur par rapport à la ville, tout le monde peut la regarder travailler. Son mari, Georg, se sent négligé et s'inquiète de ce que les gens vont penser. Il ne la comprend pas et la ridiculise, mais cela n'empêche pas Judith de continuer. En même temps, Paula et Gertrud sont fatiguées de la domination des hommes. Gertrud traverse de plus une crise parce qu'elle ne peut pas avoir d'enfants. Elle a l'impression de ne rien valoir comme femme, car sans le rôle de mère, elle n'a plus de raison d'être. Elles rencontrent Judith, qui se présente comme étant nouvelle, et elles se joignent à elle. Le travail libérateur continue dans le champ de carottes et beaucoup de femmes affluent, car « ici et maintenant les femmes sont à l'extérieur des hommes. Elles éclaircissent des carottes qui sont les leurs. »[31] L'émancipation transforme les femmes. Dans un poème, Paula résume son passé en disant qu'elle avait toujours été retenue par les hommes. Elle avait été différente d'eux et pour cela déclarée folle, mais, à présent, elle était elle-même. Judith, qui avait été taciturne et boudeuse, devient chaleureuse et généreuse. Dans leur nouvelle liberté, elles osent toutes marcher pieds nus et se baigner nues dans le lac, car loin des regards des hommes, elles peuvent s'aimer. Judith explique :

> J'avais oublié que j'avais un corps. Qui devait me porter, moi. Je le voyais à travers ses yeux à lui, je voyais comment il était regardé et jugé et trouvé trop vieux.[32] [50]

Dans un autre poème, les femmes décrivent la réaction des hommes :

> – Des femmes qui travaillent seules ? Est-ce que quelqu'un leur a donné la permission ? Qu'est-ce qui se passe derrière nos dos ? Car si les femmes travaillent seules, quelque chose se passe bien derrière notre dos.[33]

[30] « ville utanför karlarnas dragningskraft och inverkan » *ibid*., p. 8.
[31] « här och nu är kvinnorna bortanför karlarna. De gallrar morötter som är deras egna. » *ibid*., p. 189.
[32] « Jag hade glömt att jag hade en kropp. Som skulle bära mig. Jag såg den genom hans ögon, hur den blev tittad på och bedömd och befunnen för gammal. » *ibid*., p. 195.

Les hommes viennent en effet en procession pour les convaincre d'arrêter, mais les femmes sont trop heureuses dans leur nouveau rôle. Elles récrivent l'histoire, car les valeurs féminines se montrent enfin. Georg oblige finalement Judith à choisir entre sa liberté et la relation avec lui, puisque les deux sont incompatibles. Elle choisit la liberté et Georg a échoué dans ses tentatives de l'en empêcher. En revanche, la relation entre Paula et Hans-Cristian s'améliore. Elle va mieux parce qu'elle sait enfin qui elle est. Cela avait été trop dur pour elle d'abandonner son nom, de devenir l'épouse du pasteur et de déménager loin de chez elle, et elle s'est perdue. Bien que ce soit cela que la plupart des femmes font pour leur mari, Paula trouve que ce n'est pas juste, qu'une femme ne doit pas devenir une partie de son mari. Hans-Cristian accepte, à contrecœur, sa transformation et Paula tombe enceinte à nouveau.

Dans ce roman, les femmes sont décrites comme des déesses en référence à la mythologie. Elles cultivent des carottes, un symbole phallique, et comme elles se trouvent en hauteur, leurs silhouettes se dessinent contre le ciel. Leur travail, comme celui des déesses de la fertilité, est de cultiver, de donner la vie. Pour décrire ce travail, Tunström utilise une terminologie mythique, avec des connotations sexuelles qui en accentuent l'aspect fertilisateur. L'été est par exemple « enceinte d'un vent chaud, oui, l'entrecuisse large par des odeurs païennes ».[34] Georg fait remarquer que d'en bas, leurs pioches ressemblent à des balais, mais elles ne sont pas des sorcières, ce sont des déesses qui travaillent en harmonie avec la nature. Paula est une prêtresse, qui adore la Terre Mère et elle se sent enfin libre d'exprimer son pouvoir surnaturel :

> Rose, ardente, elle fait le tour du champ, avec des seins nus, pour féconder la terre.
> Elle est une déesse de fertilité, qu'aucun médecin psychiatre n'a pu attraper.[35] [51]

Il n'y a pas de doute que Göran Tunström aimait et respectait les femmes, qui occupent une place primordiale dans ses livres. Comme nous le signalions plus haut, l'idéalisation de la femme n'exclut pas qu'elle soit en même temps un individu. Soulignons que l'auteur est

[33] « – kvinnor som arbetar själva ? Har någon beviljat dem tillstånd? Vad är det som sker bakom våra ryggar? Ty om kvinnorna arbetar själva, så sker ju någonting bakom vår rygg. », *ibid*., p. 192.
[34] « havande med varm vind, ja bred i skrevet av hedna dofter » *ibid*., p. 189.
[35] « Rosig glödande glider hon varje morgon runt fältet med nakna bröst för att befrukta åkern. Hon är en fruktbarhetsgudinna, som ingen mentalvårdare fått fatt i. » *ibid*., p. 191.

avant tout altruiste et s'occupe des problèmes de l'Homme en général. Quel est le sens de la vie ? Comment pouvons-nous trouver la liberté et le bonheur ? Il a cependant le don de prendre le point de vue de la femme et de parler des ses difficultés particulières dans un monde masculin. La femme en Suède a un rôle privilégié, certes, mais elle est encore loin de l'égalité complète, ce que Tunström montre dans son œuvre. S'il a écrit et publié des livres pendant quarante ans, le propos ne semble pas moins actuel dans les années 90 que dans les années 60, même si la problématique est plus élaborée dans ses premiers romans. [52]